

cadan*se*

**René Descartes**

**La Naissance de la paix**

*Ce texte a été saisi dans le cadre du projet Cadanse dévolu à la valorisation des écrits de la danse maintenus dans les bibliothèques suisses. Il a été dactylographié à la main, sans océrisation, sur la base de l'exemplaire détenu à la Bibliothèque de Genève (BGE) cote BGE Rb 513/1920. Il a vu le jour dans La Revue de Genève, août 1920, N°2. Le texte est intégral.*

*Quelques modifications ont été apportées lors de la saisie du texte : le signe de ponctuation « deux points » a été adopté en lieu et place du point, avant les citations longues ; et l'orthographe moderne a généralement été adoptée (des exceptions ont été tolérées pour les mots dont l'orthographe ancienne importait pour le respect de la longueur des vers). Les abréviations ont été remplacées par des mots entiers. Les majuscules ont été accentuées. Les titres et sous-titres qui ont été ajoutés sont entre crochets.*

## **La Revue de Genève, août 1920, N°2.**

Directeur : Robert de Traz

Administrateur : Paul Chaponnière

Pour la publicité, s'adresser à Publicitas S.A., Corraterie, 15, Genève

Abonnements : Suisse : Un an, Fr. 36.- ; Six mois, Fr. 19.- ; Trois mois, Fr. 10.-. Prix du numéro, Fr. 4.-. Autres Pays : Un an, Fr. 44.- ; Six mois, Fr. 23.- ; Trois mois, Fr. 12.-. Prix du numéro, Fr. 4.50. La Revue paraît le 15 de chaque mois. Reproduction et traduction des œuvres publiées par la Revue de Genève interdites pour tous pays. Les ouvrages envoyés pour compte rendu doivent être adressés à la Revue de Genève en double exemplaire. – Les manuscrits ne sont pas retournés. Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an. – Toutes les demandes de changements d'adresses doivent être accompagnées de 1 franc en timbres-poste ou mandat.

Les abonnés qui désireraient recevoir les numéros de la Revue de Genève rognés voudront bien nous en faire la demande.

Administration : 46, rue du Stand, Genève

Téléphone 93-11. Chèques postaux I. 1778

Dépositaires généraux de La Revue de Genève :

Angleterre : Messageries Hachette, King William Street, 16, London W.C.2.

Costa Rica : Trejos Hermanos, Apartado 869, San José, Costa Rica.

Haïti : Madame J.J. Manigat, Entre la 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> rues, Avenue A., Cap Haïtien.

Pour l'Italie, on peut s'abonner sans frais chez M. Ulrich Hoepli, Libraire, Galleria de Christoforis, Via Vittale Emmanuele, Milan.

## [Préface]

### Un ballet de Descartes

Les vers qu'on va lire et qui ne sont pas les seuls que Descartes ait écrits sont les premiers qui paraissent sous son nom. On avait essayé de retrouver sa main d'écolier précoce dans des vers latins composés par les meilleurs écoliers de La Flèche. On savait que la reine Christine l'avait employé à écrire un ballet et une comédie en vers français. On retrouvera peut-être la comédie. Voici le ballet.

Sa découverte est due à un jeune étudiant d'Uppsala, Monsieur Nordström qui la présente ici au public. Ce n'est pas la découverte d'un inédit. Cette *Naissance de la paix*, dont on connaissait l'existence par de nombreux témoignages, avait été imprimée sans nom d'auteur, et l'exemplaire d'Uppsala n'est sans doute pas le seul qui figure dans les bibliothèques suédoises<sup>1</sup>. Le système défectueux de classement qui règne à la *Carolina Rediviva*, l'absence de ces catalogues publics sur fiches qui dans nos bibliothèques universitaires mobilisent sous les yeux du fureteur toutes les richesses de l'endroit, n'ont pas permis de la retrouver et de l'identifier avant le hasard heureux qui l'a fait rencontrer à Monsieur Nordström.

Cette trouvaille ajoute certainement à notre connaissance de Descartes, elle n'ajoute rien à sa gloire. S'il dit la vérité lorsqu'il déclare que son inclination lui a toujours fait haïr le métier d'écrire des livres, ce ne dut être qu'à son corps défendant qu'il laissa imprimer ce ballet, arraché à sa veine par l'ordre de Christine, et au moins avait-il réussi à ce que ses vers restassent anonymes. Ils ne le sont plus.

*La Naissance de la paix* appartient à la carrière de Descartes courtisan. S'il s'est accommodé de la vie indépendante et solitaire, ce n'est pas sans avoir pensé plusieurs fois qu'une vie mondaine et plus

---

<sup>1</sup> autre ex à Stockholm, avec réf. données sur site

brillante était peut-être préférable, ni sans avoir tenté plusieurs expériences dans ce sens. Pente bien humaine d'ailleurs.

Ce vizir quelquefois cherchait la solitude,  
Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour.

Il y alla une première fois, en France, attiré par les flatteries de Mazarin et par la promesse d'une bonne pension. Il tomba dans un milieu où un philosophe avait peu à faire. Il se plaignit qu'on le regardât simplement comme une bête curieuse, « un éléphant ou une panthère ». Il dut payer les frais d'expédition du brevet de sa pension, mais il en attendit toujours vainement le premier quartier. L'expérience le dégoûta pour un temps, mais des princesses le rengagèrent dans cette voie. La philosophie ne lui paraissait jamais plus aimable que lorsqu'elle formait le sujet d'un entretien ou d'une correspondance avec une femme distinguée par l'esprit et par la naissance. Le démon de midi s'en mêlant peut-être, ses relations avec la princesse Élisabeth demeurèrent sans doute pour lui un des beaux épisodes de sa vie, et il en fut heureusement assez éloigné pour être obligé à la correspondance précieuse qui nous reste. En 1649 les offres de la reine Christine étaient faites pour l'attirer.

La fille de Gustave-Adolphe appelait en Suède des lettrés et des savants, sur lesquels elle n'avait pas toujours la main heureuse mais qui témoignaient par leur présence de sa bonne volonté pour la philosophie et les Lettres. La renommée la louait de parler une demi-douzaine de langues, de connaître le grec, d'être portée vers toutes les connaissances par une curiosité et une vivacité d'esprit extraordinaires. Descartes se laissa tenter. On lui promettait de riches revenus en biens poméraniens, dans la province germanique que la guerre de Trente ans avait value à la Suède. La séduction intellectuelle de Christine (l'autre lui manquait) et les châteaux en Poméranie le détachèrent de la paisible et confortable Hollande qui nous l'eût probablement conservé dix ou vingt ans de plus. Sorbière, qui le vit au moment de son départ pour la Suède, se moque du singulier vêtement de cour dont il avait jugé bon de se décorer, et ne manque pas d'en tirer quelques brocards contre les philosophes à qui la

philosophie, en les trempant dans un Styx qui les gardât de la vanité, a toujours au moins laissé un talon d'Achille.

La cour de Suède était alors dans tout l'éclat des fêtes qui après une paix glorieuse devaient se multiplier autour d'une jeune reine amie du plaisir et du mouvement. La noblesse suédoise, enrichie du pillage de l'Allemagne, jouissait largement de la victoire et de son butin. Il n'y avait pas lieu de croire que cette vie ait d'abord déplu à Descartes. Il y avait en lui un homme du monde, et aussi un Français sensible aux flatteries, au plaisir de tenir pour la première fois une place éminente chez les grands. Mais il eût souhaité sans doute que cette place fût occupée de moitié avec la philosophie, et que celle-ci entrât pour une plus grande part dans sa faveur auprès de la reine. Ces vœux, s'il les fit, furent trop exaucés. Christine éprise tout à coup de philosophie cartésienne en fit venir l'auteur, pour qu'il la lui expliquât, tous les jours au palais en plein hiver à cinq heures du matin. Habitué à méditer dans son lit la plus grande partie de la matinée, tenant de sa mère une poitrine délicate, Descartes ne résista ni à l'hiver ni aux médecins suédois.

Entre temps la fantasque Christine l'avait employé dans ses divertissements, lui avait fait écrire la comédie qui reste perdue et le ballet en vers reproduit ici. Descartes, à l'occasion de la paix de Munster joue à peu près à la cour de Suède le rôle de Molière et de Quinault, voire de Benserade, à la cour du grand roi. Si Christine avait ménagé la santé de son maître et si les quelques mois qu'il passa à Stockholm avant de mourir avaient été autant d'années, peut-être se fût-il trouvé sur le tard une vocation poétique. Il n'eût fait que relever la plus auguste des traditions philosophiques, puisque Socrate dans sa prison ayant reçu en songe l'ordre divin de s'adonner à l'art des muses, employa ses derniers jours à mettre en vers des fables d'Ésope. Et ses œuvres complètes consistent en un vers de cette traduction, qui nous a été conservé et semble bien authentique.

Tout au moins les œuvres complètes de Descartes, telles que nous les possédons maintenant dans la monumentale édition Adam et Tannery, s'achèveront-elles avec élégance par cette présence de la musique et par cette dernière œuvre qu'il ait écrite.

Ce ballet a été évidemment écrit avec rapidité, et rien ne prouve qu'écrit moins vite il eût été meilleur. Improvisé pour une fête, sans grand effort d'imagination, il nous apprend du moins comment Descartes entendait la poésie et quels sont les poètes de son temps dont il se rapproche.

Il fait un ballet et suit les lois du genre, les personnages de la mythologie viennent danser sur la scène, en débitant des vers où ils se présentent aux spectateurs. Mais il semble bien que dans un genre si conventionnel et si froid, qui n'a donné que des fadaises (et la plus grande partie de la *Naissance de la paix* n'est point pour le démentir), Descartes ait introduit quelque chose de personnel, et que le savant expérimental qu'il était devenu dans les derniers temps de sa vie ait voulu mettre dans une matière aussi indifférente que sa poésie un peu de son expérience passée. La guerre représentée par les personnages humains de la *Naissance de la paix*, les soldats et les paysans, c'est bien la guerre de Trente ans à laquelle Descartes a assisté. La part qu'y ont la terreur panique et le chœur des fuyards ne convient peut-être pas beaucoup à la guerre telle que la firent des armées disciplinées, composées de soldats professionnels, telles qu'on les vit avec et après Tilly, Wallenstein et Gustave-Adolphe ; mais il semble qu'il y ait là un souvenir de l'unique bataille à laquelle ait été présent Descartes, celle de la Montagne-Blanche, où les troupes bohémiennes furent facilement dispersées. Surtout Descartes y témoigne à nouveau de ce mépris pour la guerre et l'état militaire qu'il n'a pas caché dans ses écrits, et qu'il avait rapporté de son court passage dans une armée. Il sait faire parler ses soldats estropiés en vrais estropiés :

Qui voit comme nous sommes faits  
Et pense que la guerre est belle  
Et qu'elle vaut mieux que la paix  
Est estropié de cervelle.

Son bref passage à l'armée du prince de Nassau, où il ne semble pas qu'il ait rempli de fonction combattante bien sérieuse, son expérience passagère de la guerre lui avait donné ou avait renforcé en

lui ce goût de la tranquillité et de l'indépendance paisible qui le conduisait dans ses retraites de Hollande et lui faisait fuir si vite Paris, laissant mourant son seul ami (s'il en eut jamais) le P. Mersenne, dès que les premiers mouvements de la Fronde eurent agité le Parlement et la rue. Le *Discours sur la méthode* et la correspondance nous le font voir tenant ce repos et cette paix pour le premier des biens. Nul doute qu'il ne pensât des États ce qu'il pensait des hommes, qu'il n'ait salué avec autant de joie qu'en comportait son détachement philosophique la fin de la guerre européenne. Essayer sa veine poétique sur la *Naissance de la paix* n'était probablement pas pour lui déplaire.

Essai bien gauche et qui sous les ornements empruntés et lourds dont se pare le style poétique de Descartes amène un peu sur nos lèvres le sourire de Sorbière lorsqu'il le vit dans son costume de cour tout neuf.

Notons d'abord que Descartes n'est pas encore très sûr dans ce costume, ou bien qu'il le porte avec de singuliers archaïsmes. En retard d'assez loin sur la prosodie de son temps, il n'évite pas le hiatus :

Mais quand tu annonces la paix...

et il intercale dans le corps du vers des syllabes muettes qu'il fait compter :

Encore que cette cour soit remplie de dames...

Sont obligées d'aimer...

N'envoient la paix en ces lieux...

Toute la vie précédente...

On trouverait d'ailleurs quelques exemples de ces archaïsmes prosodiques chez les poètes du temps de Louis XIII. La réforme de Malherbe n'a pas encore surmonté toutes les résistances, et Descartes poète écrit à la manière des poètes indépendants et en belle humeur de cette époque. Les soldats qui « tremblent comme des veaux » nous rappellent que le veau est de consommation courante à la rime des vers de Scarron. Et Descartes est certes plus proche en poésie de Scarron, de Théophile, de Saint-Amand, que de Corneille, avec qui la critique lui



découvre volontiers, un peu par goût de la symétrie, tant de rapports et de ressemblances. On avait autrefois beaucoup de considération pour une thèse d'Emile Krantz, *Essai sur l'esthétique de Descartes*, où Descartes était présenté comme le fondateur et l'instituteur de l'esprit qui règne sur l'art et la poésie du XVII<sup>e</sup> siècle. Et Brunetière dirigea contre cette théorie son vigoureux article de *Cartésiens et jansénistes* dont la partie négative est fort juste et dont la partie positive reproduit en les mettant au compte de l'influence janséniste les même exagérations. En tout cas les vers de Descartes nous permettent d'affirmer hautement que l'esprit de Boileau et de Racine, voire de Corneille et même de Malherbe, est complètement étranger à sa poésie.

Et le caractère attardé de cette poésie s'accorde parfaitement chez Descartes avec le caractère de sa prose. Il m'a toujours paru étrange de voir l'histoire littéraire faire du *Discours sur la méthode* une date dans l'histoire de la prose française. On doit être frappé au contraire par le caractère archaïque du style et même de la langue de Descartes. En 1636 Balzac a commencé depuis plusieurs années sa correspondance, et son style laisse plus de cinquante ans en arrière les longues phrases que Descartes a transposées du latin. La phrase de Descartes paraît même en arrière de celle de Guillaume du Vair, ou de Malherbe dans sa prose. Il semble qu'elle participe à l'archaïsme de la langue des Parlements et du barreau. N'oublions pas que Descartes appartient à une famille de parlementaires transplantés en Bretagne, et que, bien qu'il n'ait jamais songé qu'à s'en évader, il a pu en garder quelques traits héréditaires ; il reste en dehors du grand mouvement d'épuration de la langue et du style qui se produit dans les cercles de Paris, il sent le provincial et l'étranger. Même le fond du *Discours* est empreint du même esprit. Cette sorte de biographie intellectuelle, de confession individuelle, est assez étrangère aux habitudes du XVII<sup>e</sup> siècle, se relie davantage à celles du XVI<sup>e</sup> et particulièrement aux *Essais* de Montaigne, le livre probablement le plus lu, si on en juge par les nombreuses réminiscences du *Discours* et d'autres œuvres, par Descartes, qui lisait peu. Quant à sa philosophie, on sait aujourd'hui à quel point elle est pleine des souvenirs scolastiques. La nouveauté générale de la science cartésienne, celle de la

partie centrale de sa philosophie, celle du *cogito* et des démarches spéculatives qui le suivent en tant qu'ils ont servi de pierre angulaire à la philosophie moderne, a par suite d'une illusion naturelle, rejailli sur le reste de son œuvre et sur son style, qui deviennent au contraire bien plus intéressants et plus vivants quand on y fait la part de cet archaïsme tenace et savoureux. Notez que la vie errante de Descartes a été non celle d'un homme assis et raciné du XVII<sup>e</sup> siècle, mais d'une nomade curieux et original du XVI<sup>e</sup>, d'un Érasme ou d'un Muret, D'un Rabelais ou d'un Estienne. Cette nature qui est tournée par tant de côtés vers le passé (un passé historique, ce XVI<sup>e</sup> siècle plein lui-même comme Descartes et plus que le XVII<sup>e</sup> siècle de l'idée de l'avenir), le style poétique de Descartes serait certainement le dernier trait qui pourrait nous la tourner vers l'avenir.

J'y note pourtant un caractère qui ferait peut-être exception. La plus grande partie du ballet est écrite en vers de huit syllabes, c'est-à-dire dans le vers le plus familier aux poètes dont Descartes rappelle la manière, Scarron, Théophile, Saint-Amand, vers qu'ils ont fort bien traité et où ils ont obtenu nombre de leurs bonnes réussites. Ce vers, lorsqu'il n'est pas soutenu, élevé au ciel par la charpente lyrique de l'ode, risque de choir dans la prose et la platitude, et le talent du poète qui sait le manier consiste à le garder de cette chute par sa verve, son esprit et sa fantaisie. Or ce talent Descartes ne le possède nullement : ces petits vers se traînent lamentablement dans la prose la plus vulgaire et certains discours des personnages du ballet sont presque pénibles à lire. En revanche on trouve avec surprise qu'il sait vraiment manier un instrument poétique élevé au XIX<sup>e</sup> siècle à une brillante fortune et dont les siècles poétiques précédents ont su fort peu user. C'est la suite de stances à quatre alexandrins qui (mettons à part le sonnet, dont le mouvement lyrique est tout particulier) n'apparaît guère alors en tout son épanouissement que dans une admirable pièce de Ronsard, *la Fontaine d'amour* (je cite le titre de mémoire sans en être sûr), une ou deux pièces de Bertaut, *la Belle vieille* de Maynard. On ne saurait dire que les vers de Descartes soient dignes d'être cités après ces chefs-d'œuvre, mais tout en laissant la stance à peu près vide de matière, il en manie la forme avec assez de nombre :

Ses éclairs et ses feux ne font qu'un peu de peur,  
Au lieu que mes canons et mes autres machines,  
Mes mortiers, mes pétards, mes brûleaux et mes mines  
Portent partout la mort avecque la terreur.

J'écrase les rochers, j'aplanis les montagnes,  
Je comble les fossés, je mine les châteaux,  
J'ensanglante les mers, je brûle les vaisseaux  
Et je jonche de morts les plus belles campagnes.

Quoi qu'il en soit le bon Baillet s'avance beaucoup lorsque, sur la foi des fragments de ce ballet qu'il a eus entre les mains, il estime que, si Descartes avait voulu, il aurait pu, mieux que Thalès (?), Xénophon, Empédocle, Épicure (?), Cléanthe, Lucrèce, Varron, Boèce, mettre la philosophie en vers. Félicitons-nous que ni lui, ni la philosophie, ni les vers français n'aient été conduits par aucune des Christine embusquées sur le chemin du génie à une extrémité aussi calamiteuse.

Mais enfin c'est encore une bonne fortune que cette découverte de la *Naissance de la paix* alors que nous vivons autour d'une autre paix de Westphalie à la figure plus chaotique et à l'enfantement plus laborieux. Si quelque chose avait pu atténuer la mauvaise humeur avec laquelle Descartes, qui voulut sa pièce anonyme et la confina dans l'obscurité, l'eût vue ainsi reparaitre au jour, peut-être eût-ce été qu'elle reparût d'abord à l'ombre d'une institution humaine destinée à augmenter et à consolider sur notre planète les chances précaires de paix : réjouissons-nous de la revoir pour la première fois à Genève et dans l'entourage de la Société des Nations.

Célébrons donc cette naissance,  
Et remarquons en cette danse  
Où la guerre et la paix étalent leur pouvoir,  
Que Pallas a raison de penser que la guerre,  
La meilleure qu'on puisse avoir,  
Ôte toujours beaucoup des beautés de la terre,  
Et que de nous donner la paix  
C'est le plus grand de ses bienfaits.

Descartes eût souscrit à la grande illusion de Norman Angell. Sa philosophie, sa conception du monde et de l'homme ont, à travers une vie d'expérience et de pensée, passé par bien des phases. Mais une idée ne l'a jamais quitté : celle de l'empire possible étendu, de plus en plus, de l'homme sur la nature, et d'abord sur ces deux natures proches de lui, son propre corps et son être intérieur. Il a toujours vu dans la science un arbre qui a pour tronc les mathématiques, pour branches les sciences, branches dont trois portent des fruits, la mécanique, la médecine et la morale, la seconde étant une mécanique du corps, la troisième une médecine de l'âme, toutes trois liées ainsi dans la nature commune de l'action. Ainsi à la limite du cartésianisme est l'idée d'une extension de la puissance humaine, la foi en la force, en les ressources de la nature et de l'homme, et le bien dernier de la terre c'est l'accord des hommes, guidés par la science, pour l'exploitation de la planète, la vie étant prolongée loin par la connaissance du corps, les passions et les désirs équilibrés au sein d'une conscience devenue plus claire et plus juste. Ce sont les idées qui, exposées par Descartes de façon timide et fragmentaire, recouvertes au XVII<sup>e</sup> siècle par une culture chrétienne, apparaîtront puissamment au XVIII<sup>e</sup> siècle, puis s'étendront démesurément dans les rêves de Saint-Simon et de Fourier, dans les théories de Comte et de Spencer. Nous apercevons aujourd'hui dans les problèmes de cet ordre plus de complexité, l'esprit s'avance sur de telles voies avec timidité et prudence : que de lieux communs oratoires à déblayer, que de restrictions à apporter, que de nuances à observer ! Mais, quoi qu'il en soit d'autres points de vue humains aussi importants, il y a là, sous ces broussailles, à travers des précipices qui la coupent et des torrents qui la ravagent, une des grandes routes de l'activité et de l'intelligence, une de celles qui nous forcent, quand nous les suivons, à l'optimisme et à la santé, et vers laquelle nous poussent invinciblement les forces spontanées qui s'épanouissent après une guerre. Ce mois de juillet 1920, où les belles moissons du plus bel été recouvrent déjà dans les territoires libérés de la France les deux tiers de l'étendue qu'elles occupaient avant la guerre, c'est une joie de lire les vers que Descartes écrit pour être dits par « la Terre qui danse avec les trois Grâces » :

Ne vous étonnez pas de me voir jeune et belle,  
Moi qui vous paraissais tantôt tout autrement :  
Mon naturel est tel que je me renouvelle  
Si tôt que je jouis de mon contentement.

Quand mes bois sont coupés, mes villes ruinées,  
Tous mes champs délaissés, mes châteaux démolis,  
On peut dire à bon droit que j'ai maintes années  
Et que mes membres morts sont presque ensevelis.

Mais la paix revenant, on répare mes villes,  
On sème d'autres bois, on fait d'autres châteaux,  
On cultive mes champs pour les rendre fertiles,  
Et j'ai par ce moyen des membres tout nouveaux.

Ces membres nouveaux que la terre de France, la plus blessée de toutes, reprend aujourd'hui peu à peu, la terre entière, dans le sang, la misère et les bouleversements, les sent qui lentement croissent sur la place des membre ensevelis. Croyons qu'elle contractera par eux une beauté aussi nouvelle. Nietzsche disait : « Aimez la paix comme le moyen d'une autre guerre ». Peut-être, plus tard, notre guerre, aujourd'hui détestée, sera-t-elle aimée des hommes, comme la paix de Westphalie célébrée par Descartes, ne sera-t-elle qu'un anneau dans la chaîne des guerres et des repos qui les séparent. Un homme politique, un patriote, un militaire, un religieux, un humanitaire penseront ici de façons opposées, et qui découleront de leur nature et de leur fonction. Si nous nous plaçons au point de vue du philosophe, peut-être reconnaitrons-nous que le jour où quelque vision ou quelque accident vient lui donner aux derniers temps de sa vie le conseil mystérieux, « Socrate, adonne-toi aux arts des muses », la même détente, la même destinée qui le conduisent à ces arts, le conduisent aussi à ce sujet de la paix, – le *Phédon* n'est-il pas le livre de la paix intérieure ? – et que tout se passe comme si ce mot et ce regard inhabitué vers les sœurs célestes attestaient mystérieusement un feu suprême de sa pensée.

Albert Thibaudet

## II.

Dans la dernière édition des *Œuvres* de Descartes, par Messieurs Adam et Tannery (Paris 1897), on trouve (volume V, p. 455) une lettre, jusqu'alors inédite, de Descartes au Vicomte de Brégy, dont la fin est conçue en ces termes :

Aujourd'hui, qui est le jour de la naissance de la reine, on a chanté le *Te Deum*, et on célèbre la réjouissance de la paix ; mais vous apprendrez mieux cela des gazettes que de moi qui suis, Monsieur, votre très humble, très obéissant et très zélé serviteur, Descartes.

De Stockholm, le 8 décembre 1649. Afin que la grosseur de ce paquet empêche qu'il ne soit aisé à égarer, j'y ajoute les *vers d'un ballet* qui sera dansé ici demain au soir.

Descartes est-il l'auteur du ballet, dont il fait mention ici ? Les éditeurs n'en doutent pas. Dans leur commentaire de cette lettre, ils citent un extrait de la *Vie de monsieur Descartes* de Baillet, ouvrage qui fut publié en 1691 et dont l'auteur a été très bien informé. Baillet écrit (ouvrage cité tome II, p. 395) :

Cependant M. Descartes était à Stockholm, déjà fatigué de l'oisiveté dans laquelle il était retenu par la reine, qui semblait ne l'avoir fait venir que pour le divertir. La Cour n'était occupée que des réjouissances qui s'y faisaient pour la paix de Munster, et la reine, qui voulut qu'il jouât son rôle, voyant qu'elle ne pouvait obtenir de lui qu'il dansât des ballets, sut l'engager au moins à composer des vers français pour le bal. [En marge : Ils étaient sur la paix, et il en reste quelques fragments.] Il s'en acquitta d'une manière assez enjouée pour plaire à une cour qui se piquait déjà de vouloir imiter la politesse de celle de France. Mais ces vers ne dérogeaient point à la sagesse d'un philosophe de son rang. Ils furent trouvés trop beaux pour être les fruits d'un âge si avancé, et pour venir d'une imagination, dont il semblait depuis près de quarante ans avoir étouffé le génie poétique sous les épines de l'algèbre et des autres sciences les plus sombres. Ce qui nous en est resté sert encore à nous faire juger que M. Descartes aurait été plus heureux, que n'ont été [En marge : qu'on en juge par les fragments recueillis par H. Est.] Thalès,

Xénophane, Empédocle, Épicure, Cléanthe parmi les Grecs ; Lucrèce, Varron et Boèce parmi les Latins, à mettre la philosophie en vers.

Les indications du savant allemand Morhof dans son *Polybostor* (1692) et de la *Bibliothèque universelle* (1692) s'accordent avec celles de Baillet. Morhof donne aussi le titre du ballet en écrivant :

Ceterum nec Poeticae artis rudis fuit (Cartesiusae). Habeo enim, inter Schediasmata mea, Choream, Gallice *Ballet* dictam, super Natalem Reginae Christinae, *La Naissance de la paix*, quam in Germanicam linguam convertit Joh. Freinshemius.

Ce titre s'accorde bien, comme on le voit, avec les données ci-dessus.

Les éditeurs des *Œuvres* regrettent (volume V, p. 458) que ce ballet, dont Baillet lui-même n'avait que des fragments, soit perdu. Et certainement, c'est un fait étrange qu'aucune copie, imprimée ou manuscrite, de ces vers du plus célèbre philosophe de la France n'ait été conservée dans son propre pays.

C'est donc un bonheur extraordinaire de pouvoir redonner à la France et au monde le texte si longtemps regretté du ballet de Descartes. Nous le réimprimons exactement d'après un exemplaire qui appartient à la bibliothèque de l'université d'Uppsala.

Johan Nordström

# La Naissance de la paix

**Ballet dansé au château royal de Stockholm le jour de la  
naissance de sa majesté**

MDCXLIX

*Imprimé par Jean Janssonius*

RÉCIT CHANTÉ AVANT LE BALLET

Qu'on observe ici le silence,  
Et qu'on révère la présence  
De la divinité qui préside en ces lieux,  
Elle nous veut tirer des périls de la guerre,  
Et malgré plusieurs autres dieux,  
Elle veut que la paix revienne sur la terre.

Reconnaissons que cette paix  
Est le plus grand de ses bienfaits.

Jusqu'ici par sa prudence  
Et par la secrète influence,  
Des ordres généreux qu'elle nous a donnés  
Nous avons combattu avec tant d'avantage,  
Que de grands peuples étonnés  
Ont pris la loi de nous et nous rendent hommage.  
Mais la naissance de la paix  
Est le plus grand de ses bienfaits.

Célébrons donc cette naissance,  
Et remarquons en cette danse,  
Où la guerre et la paix étalent leur pouvoir,  
Que Pallas a raison de penser que la guerre,



La meilleure qu'on puisse avoir,  
Ôte toujours beaucoup des beautés de la terre,  
Et que de nous donner la paix,  
C'est le plus grand de ses bienfaits.

## **Les vers du ballet de la naissance de la paix**

POUR MARS QUI DONNE LA PREMIÈRE ENTRÉE

Je veux faire trembler tous les coins de la terre,  
Et montrer aux mortels qu'aucun des autres dieux  
N'eut jamais tant que moi de pouvoir en ces lieux.  
Non pas même celui qui lance le tonnerre.

Ses éclairs et ses feux ne font qu'un peu de peur,  
Au lieu que mes canons et mes autres machines,  
Mes mortiers, mes pétards, mes brûleaux et mes mines  
Portent partout la mort avecque la terreur.

J'écrase les rochers, j'aplanis les montagnes,  
Je comble les fossés, je mine les châteaux,  
J'ensanglante les mers, je brûle les vaisseaux  
Et je jonche de morts les plus belles campagnes.

POUR QUATRE GROS, DEUX DE CAVALERIE ET DEUX D'INFANTERIE,  
QUI REPRÉSENTENT UN CORPS D'ARMÉE CONDUIT PAR PALLAS, EN LA  
SECONDE ENTRÉE

Mars ne doit pas s'attribuer  
Le premier honneur de la guerre.  
Encore qu'il puisse remuer  
Le ciel, la mer, l'air et la terre,

C'est la fille de Jupiter  
Qui seule peut le mériter.

C'est Pallas de qui la prudence  
Est si bien jointe à la valeur,  
Que jamais le trop d'assurance  
Ne lui donne trop de chaleur.  
Elle est sage, elle est vigilante,  
Elle est courageuse, et constante.

Aussi est-elle en notre corps  
Le chef sans quoi il ne peut vivre ;  
Et nous faisons tous nos efforts  
Pour avoir l'honneur de la suivre.  
Sans elle ce corps divisé  
Serait d'un chacun méprisé.

Pendant qu'il lui plaît nous conduire  
Tous les pays nous sont ouverts,  
Rien n'est capable de nous nuire  
Nous pouvons vaincre l'univers.  
Et nous avons souvent la gloire  
D'amener ici la victoire.

#### POUR LA TERREUR PANIQUE QUI DANSE LA TROISIÈME ENTRÉE

C'est à tort que Pallas et Mars  
Se vantent que dans les hasards  
Leur pouvoir est incomparable,  
Le mien est bien plus redoutable.  
Il leur faut beaucoup de travail :  
Il leur faut un grand attirail :  
De poudres, de chevaux et d'armes,  
Et de gens qui vont aux alarmes,  
Pour ne livrer qu'un seul combat

Où assez souvent on les bat,  
Encore qu'ils fassent bonne mine  
Et qu'ils soient de race divine.

Mais moi qui fais bien moins de bruit,  
Moi qui suis fille de la nuit,  
Qui suis froide, pâle et tremblante,  
Quand je veux donner l'épouvante  
À un million de guerriers,  
Et fouler aux pieds leurs lauriers,  
Il ne me faut qu'une chimère,  
Un songe, ou une ombre légère,  
Que j'envoie dans leur cerveaux.  
Et ils tremblent comme des veaux,  
Ils fuient, ils deviennent blêmes,  
Et souvent se jettent eux-mêmes,  
En des maux plus à redouter  
Que ceux qu'ils pensent éviter.

POUR QUELQUES FUYARDS QUE LA TERREUR PANIQUE A FAIT SORTIR  
DE L'ARMÉE AVANT LE COMBAT EN LA QUATRIÈME ENTRÉE : AUX  
DAMES

Nous nous sommes bien défendus.  
Mais nous étions vendus.  
Tous nos chefs n'ont rien fait qui vaille.  
Tous les champs sont couverts de corps.  
Tous les nôtres sont morts.  
Nous avons perdu la bataille.

Les ennemis sont ici près.  
Nous accourons exprès  
Afin d'être votre défense  
S'ils viennent nous leur ferons voir

Que nous avons pouvoir  
De punir leur outrecuidance.

Chères beautés n'ayez pas peur  
Que nous manquions de cœur,  
Bien que reteniez les nôtres,  
Nous serons assez valeureux,  
Et aussi très heureux  
S'ils vous plaît nous donner les vôtres.

POUR LES VOLONTAIRES QUI SE RENDENT AU CAMP, LORS QU'ON SE  
PRÉPARE À DONNER BATAILLE, ET DANSENT LA CINQUIÈME ENTRÉE

Nous allons courageusement,  
Sans craindre le fer, ni la flamme,  
Pour aider à l'enlèvement  
D'une très belle et riche dame.  
Et nous n'y cherchons que des coups.  
Car la dame n'est pas pour nous.

Les plus hauts points de notre attente,  
C'est qu'afin de nous réjouir  
Peut-être nous pourrons jouir  
De sa demoiselle suivante.  
Pour tel prix nous ne craignons pas,  
De nous exposer au trépas.

Si vous doutiez de nos courages  
Vous pourriez oyant ce dessein  
Penser que nous sommes peu sages,  
Et que notre esprit est malsain.  
Et peut-être aussi que nos belles  
Nous estimeraient infidèles.

Mais quand nous vous aurons appris  
Quelle est cette fille suivante  
Dont chacun de nous se contente,  
Vous cesserez d'être surpris.  
Car cette suivante est la Gloire  
Et sa maîtresse est la Victoire.

POUR LA VICTOIRE QUI DANSE LA SIXIÈME ENTRÉE

Encore que cette cour soit remplie de dames,  
Qu'on ne peut trop estimer,  
Et que les plus nobles âmes  
Sont obligées d'aimer.  
Je surpasse pourtant en beauté les plus belles.  
Et ce qui fait foi,  
C'est que pour un amant qui soupire pour elles  
Mille meurent pour moi.

POUR LES SOLDATS ESTROPIÉS QUI DANSENT LA SEPTIÈME ENTRÉE

Qui voit comme nous sommes faits  
Et pense que la guerre est belle,  
Ou qu'elle vaut mieux que la paix,  
Est estropié de cervelle.

POUR DES GOUJATS QUI VONT AU PILLAGE ET DANSENT LA  
HUITIÈME ENTRÉE

Notre fortune est estimée  
La plus heureuse de l'armée,  
Car nous n'allons jamais aux coups,  
Nos maîtres combattent pour nous,  
Et quand ils ont de l'avantage  
Nous allons mieux qu'eux au pillage.

Mais quel butin que fassions,  
Quel profit que nous en tirions,  
Nous ne devenons jamais riches,  
Car nous ne saurions être chiches.  
Car nous dissipons sans jugement  
Ce que nous gagnons promptement.

Étant un jour en l'abondance  
Et l'autre faisant pénitence,  
Nous avons tant de mauvais temps,  
Et nous sommes si peu contents,  
Qu'il faut avouer que personne  
Ne peut trouver la guerre bonne ;  
Que tous ses fruits sont très mauvais :  
Et qu'on doit désirer la paix.  
Car notre vie est estimée  
La plus heureuse de l'armée.

#### POUR DES PAYSANS RUINÉS QUI DANSENT LA NEUVIÈME ENTRÉE

Nous pouvons assez assurer,  
Sans avoir besoin de jurer,  
Que la guerre nous est nuisible.  
Mais on a sujet de penser  
Que notre cœur est peu sensible  
Lorsqu'on nous voit ici danser.

Toutefois si on considère  
Qu'étant en extrême misère  
Nous n'avons ni chevaux ni bœufs  
Pour travailler à notre ouvrage ;  
Ni beurre ni poules ni œufs  
Pour porter vendre hors du village ;

On connaît que la pauvreté  
Nous enseigne l'oisiveté.  
Et que n'ayant plus rien à craindre,  
Nous avons plus aussi besoin  
D'employer du temps à nous plaindre  
C'est pourquoi nous sommes sans soin.

POUR LA TERRE QUI DANSE AVEC LES TROIS AUTRES ÉLÉMENTS EN  
LA DIXIÈME ENTRÉE

Voyant le feu parmi les eaux,  
Lorsqu'il y brûle des vaisseaux :  
Et le sentant en ma poitrine,  
Lorsqu'enfermé dans une mine  
Il me déchire, et fait voler  
Plusieurs de mes membres en l'air :  
Voyant cet air rempli de poudre,  
Et de feux pires que la foudre :  
Enfin voyant que les combats  
Troublent tous les corps d'ici bas,  
Je crains qu'en peu de temps le monde  
Ne périsse ou ne se confonde,  
Et fasse un chaos, si les dieux  
N'envoient la paix en ces lieux.

RÉCIT CHANTÉ DANS LE CIEL AVANT LA ONZIÈME ENTRÉE, OÙ  
PALLAS DANSE SEULE

Bien que la guerre vous outrage,  
Et que Mars semble s'obstiner  
À vous vouloir tous ruiner,  
Peuples, ne perdez point courage,  
Pallas a pouvoir du destin  
D'y mettre bientôt une fin.

Les victoires lui sont certaines  
Lorsqu'il lui plaît de les chercher.  
Mais votre bien lui est plus cher.  
Elle est lasse de voir vos peines.  
Et elle a pouvoir du destin  
D'y mettre bientôt une fin.

Remerciez donc sa clémence  
Des bons desseins qu'elle a conçu  
Et pour les maux déjà reçus  
Souffrez-les avec patience :  
Car elle a le pouvoir du destin  
D'y mettre bientôt une fin.

POUR LA JUSTICE QUI DANSE AVEC PALLAS ET À LA PAIX EN LA  
DOUZIÈME ENTRÉE

Pallas m'ordonne toujours  
D'accompagner ses armées,  
Pour ce que sans mon secours,  
Elles seraient trop blâmées.

Mais elle m'ordonne aussi  
D'être compagne fidèle  
De la paix, qui vient ici  
Pour y régner avec elle.

Et j'espère désormais  
Pouvoir être si constante  
À maintenir cette paix  
Qu'elle sera florissante.



POUR TOUS LES DIEUX QUI DÉLIBÈRENT DE LA PAIX EN LA  
TREIZIÈME ENTRÉE

Nos intérêts sont si divers,  
Que nous ne sommes pas à croire  
En ce qui regarde la gloire  
Et le bien de tout l'univers.

Car Mars, par exemple, serait  
Blâmable s'il n'aimait la guerre,  
Et au contraire si la Terre  
L'aimait, on s'en étonnerait.

Pallas seule est également  
Et belliqueuse, et pacifique,  
Qu'aucun de nous donc ne se pique  
De contrôler son jugement.

POUR MERCURE, À LA RENOMMÉE QUI DANSE AVEC LUI LORSQU'IL  
VIENT PUBLIER LA PAIX EN LA QUATORZIÈME ENTRÉE

Demeure après moi Renommée.  
Car tu es si accoutumée  
À mentir quand tu vas devant,  
Que les plus sages bien souvent  
Ne jugent vrai que le contraire  
De ce que tu veux faire croire.

RÉPONSE POUR LA RENOMMÉE

Es-tu donc plus que moi croyable ?  
Es-tu moins que moi reprochable ?  
Toi qui es le dieu des marchands,  
Et des larrons les plus méchants,

Toi de qui les maquerellages  
Ont escroqué maints pucelages?  
Mais quand tu annonces la paix  
Puisses-tu ne mentir jamais.

POUR APOLLON QUI DANSE AVEC PALLAS EN LA QUINZIÈME ENTRÉE

Maintenant que la paix est faite,  
Et que Mars a fait sa retraite,  
Pallas se peut servir de moi,  
Pour réparer en peu d'années  
Toutes les places ruinées  
Des états soumis à sa loi.

Et j'ai de très bonnes raisons  
Pour assurer que mes chansons  
Ne lui seront pas inutiles.  
Car comme Amphion autrefois,  
Par les seuls accords de ma voix  
J'ai pouvoir de bâtir des villes.

POUR LES NEUF MUSES QUI DANSENT LA SEIZIÈME ENTRÉE

Nous venons pour inviter  
Les dames à imiter  
Leur très savante maîtresse,  
Pallas qui n'ignore rien,  
Et dont le souverain bien  
Est d'avoir la sagesse.

S'il leur plaît apercevoir  
Quel est notre grand savoir,  
Et de quel sexe nous sommes :  
Elles ne pourront céder

La gloire de posséder  
Tous les arts à aucun homme.

Même si elles n'ont soin  
De les passer de bien loin,  
Elles n'auront point d'excuse :  
D'autant que nous nous trouvons  
Dans le lieu où nous vivons,  
Pour un Apollon, neuf Muses.

POUR LA TERRE QUI DANSE AVEC LES TROIS GRÂCES EN LA DIX-  
SEPTIÈME ENTRÉE

Ne vous étonnez pas de me voir jeune et belle,  
Moi qui vous paraissais tantôt tout autrement :  
Mon naturel est tel que je me renouvelle  
Si tôt que je jouis de mon contentement.

Quand mes bois sont coupés, mes villes ruinées,  
Tous mes champs délaissés, mes châteaux démolis,  
On peut dire à bon droit que j'ai maintes années  
Et que mes membres morts sont presque ensevelis.

Mais la paix revenant, on répare mes villes,  
On sème d'autres bois, on fait d'autres châteaux,  
On cultive mes champs pour les rendre fertiles,  
Et j'ai par ce moyen des membres tout nouveaux.

POUR JANNUS QUI FERME LES PORTES DE SON TEMPLE EN LA DIX-  
HUITIÈME ENTRÉE

Vous ne devez être étonnés  
De me voir avec deux visages,

Je suis mis au nombre des sages  
Par ceux qui me les ont donnés.

Ils ont cru que le souvenir  
Des choses qui ont cessé d'être  
Servait à me faire connaître  
Les choses qui sont à venir.

Et j'ai deux fronts pour ce sujet :  
L'un est derrière, et représente  
Toute la vie précédente ;  
L'autre a l'avenir pour objet.

Or on a cru communément  
Que ces deux fronts étaient semblables,  
Mais les temps étant variables  
On doit en juger autrement.

Ainsi n'ayant jusques ici  
Rien vu qu'une très longue guerre,  
Et la paix venant sur la terre  
Pour nous délivrer de souci,

On croira, sans être savant,  
N'y rien penser d'extraordinaire,  
Le visage que j'ai derrière  
Moins beau que celui de devant.

POUR LES CAVALIERS QUI DANSENT UN GRAND BALLET EN LA DIX-  
NEUVIÈME ENTRÉE

Adorable Pallas dont le divin pouvoir  
Préside également à tous les exercices  
Et de guerre, et de paix, qui répugnent au vices,  
Qui pourrait vous suivant manquer à son devoir ?

Nous qui avons l'honneur d'être vos chevaliers,  
Nous désirons vous suivre, aussi bien sur Parnasse,  
Que dans les champs poudreux du puissant dieu de Thrace  
Pour paraître avec vous, et cueillir des lauriers.

Mais nous n'espérons pas aller si haut que vous,  
Ce mont a des degrés : plus un chacun en passe,  
Plus on juge qu'il a de savoir et de grâce :  
Vous seule avez monté sur le plus haut de tous.

Et cela nous suffit, nous vivons dans un corps,  
Dont nous sommes les bras, vous la divine flamme  
Qui seule conduit tout, et qu'on appelle l'âme.  
C'est assez pour les bras qu'ils soient souples et  
forts.

RÉCIT CHANTÉ AVANT LE GRAND BALLET DES DAMES OÙ PALLAS, LA  
PAIX ET LA JUSTICE DANSENT AVEC LES MUSES ET LES GRÂCES

Peuples que pensez-vous voyant tant de merveilles,  
Qui vous éblouissent les yeux ?  
On n'en a jamais vues sur terre des pareilles.  
Pensez que votre esprit est ravi dans les cieux.

Vous allez voir Pallas, les Muses, et les Grâces,  
La Justice, et la Paix aussi.  
Ne jugerez-vous pas, en regardant leurs faces,  
Que tout ce qui est plus beau dans le ciel, est ici ?

Par Pallas on entend la sagesse éternelle ;  
C'est Pallas qui règne en ce lieu.  
La Justice et la Paix y règnent avec elle.  
Et pourtant nous n'avons qu'une reine, et un dieu.

*Le projet Cadanse a reçu le prix Swiss Dance Heritage (2016) décerné par l'Office fédéral de la culture et il est soutenu par la Loterie romande.*



Schweizerische Eidgenossenschaft  
Confédération suisse  
Confederazione Svizzera  
Confederaziun svizra

Département fédéral de l'intérieur DFI  
Office fédéral de la culture OFC

